

Ni martyrs, ni canadiens mais bien nôtres néanmoins

Les Saints Martyrs canadiens, vol. I. Histoire du mythe de Guy Laflèche, Laval, Éditions du Singulier, 1988, 364 p. (16 planches hors texte).

Robert Major

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Major, R. (1989). Compte rendu de [Ni martyrs, ni canadiens mais bien nôtres néanmoins / *Les Saints Martyrs canadiens, vol. I. Histoire du mythe* de Guy Laflèche, Laval, Éditions du Singulier, 1988, 364 p. (16 planches hors texte).] *Lettres québécoises*, (54), 45–46.

DENISE BOMBARDIER
CLAUDE SAINT-LAURENT**Le mal
de l'âme**Essai sur le mal de vivre
au temps présent

essais • robert hollier

Il n'y a pas d'équilibre possible, il n'y a pas de bonheur à espérer et de vie amoureuse à réaliser sans cette réconciliation de la raison et de l'émotion si familière à la femme. Si les mots doivent se féminiser, il est plus urgent encore de féminiser la perception même de la vie. (p. 210)

Le rôle accordé ici à la gent féminine, bien que flatteur et partiellement fondé, relève davantage de l'intuition que de la rigueur scientifique. Mais ce qui est pire, c'est que cette affirmation place les hommes à la base des problèmes actuels sans tenir compte des autres facteurs.

Pour terminer, mentionnons que les auteurs tirent parfois des conclusions hâtives et discutables de certains comportements sociaux. Il n'apparaît pas évident que les maux de l'âme soient préférables aux douleurs corporelles. Dans cette optique, la disparition de la tristesse au profit de la fatigue pourrait relever d'un choix délibéré de la part de l'homme d'aujourd'hui. De plus, la prédilection de l'individu pour l'action ou la contemplation, le présent ou le passé, l'intime ou le public importe peu, du moment que l'individu soit bien dans le mode de vie qu'il adopte. La «vraie» vie est peut-être moins absente que différente.

Mais qu'on ne se méprenne pas sur mes propos. Écrit dans un style clair et élégant, *Le Mal de l'âme* est d'une lecture agréable et fort utile. Les auteurs certent bien les principales tendances de la société actuelle et font preuve d'une vaste culture qui va de Montherlant à l'univers dystopique d'Orwell, en passant par les considérations féministes avant-gardistes de Rimbaud, restées à peu près inconnues jusqu'à maintenant. De plus, la lecture du volume amène le lecteur à préciser sa pensée sur nombre de considérations psychologiques et sociologiques. Dans cette perspective, le livre mérite d'être lu par tous. □

Hélène Marcotte

Ni martyrs, ni canadiens mais bien nôtres néanmoins

Les Saints Martyrs canadiens, vol. I. **Histoire du mythe** de Guy Lafèche, Laval, Éditions du Singulier, 1988, 364 p. (16 planches hors texte).

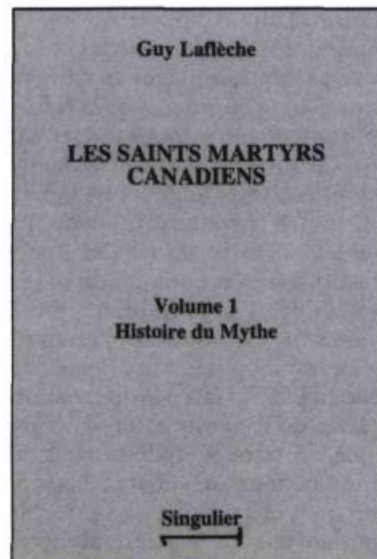
A-t-on idée de consacrer cinq volumes imposants aux saints Martyrs canadiens? De «se donner le plaisir de tout savoir [absolument tout!] sur les saints Martyrs canadiens» (p. 9)? À première vue, le plaisir du lecteur paraît douteux, l'entreprise de l'auteur, démesurée, et on songe à une parodie de ces mauvais titres américains : «Tout ce que vous ne vouliez pas savoir sur XYZ mais qu'on va vous apprendre malgré vous». On ouvre donc ce premier volume d'un projet au long cours avec un mélange d'incrédulité, d'appréhension, de curiosité et de fascination trouble.

On l'ouvre aussi avec une bonne dose de nostalgie, avouons-le. Car sans être interdit aux moins de trente ans, ce livre leur est néanmoins partiellement inaccessible. Et sans doute faut-il avoir quarante ans et plus pour le «goûter» (!) pleinement. Il faut avoir été enfant à une époque où non seulement on recevait un certain enseignement «historique» à l'école primaire mais, de plus, un ensei-

gnement étayé par un encadrement religieux intense. Si on n'a pas «acheté» un petit Chinois, accédé au ciel à pied ou en avion pendant le carême, prêté serment d'être «croisé du Christ à l'avant-ga-a-arde» ou marché dans la procession de la Fête-Dieu, une bonne partie de la saveur de ce livre nous échappe sans doute.

Mais n'est-ce pas excessif de parler de «saveur» dans le cas d'un livre qui traite d'événements furieusement morbides et dont près de la moitié est constituée d'une bibliographie critique, matière plutôt aride? Non pas. Car c'est à l'examen d'un des mythes les plus importants du Canada français, mythe qui est un puissant révélateur du «magma imaginaire québécois» (p. 321), que nous convie Guy Lafèche. Il mène très rondement cet examen dans un style, disons, bien personnel.

D'ici dix ans, donc, quatre autres volumes paraîtront sur les *Saints Martyrs canadiens*. Les trois suivants seront des éditions critiques des diverses relations des supplices subis par les missionnaires jésuites. Le dernier volume, en 1998, présentera le bilan de l'entreprise et, surtout, les cinq clefs qui permettront de bien comprendre ces événements. Ce premier livre, quant à lui, décrit, par de multiples éclairages, la constitution du mythe. Le volume est divisé en quatre chapitres. Un premier de trois pages expose les faits, tels qu'on pourrait les trouver dans une encyclopédie. Dans un second d'une quarantaine de pages, François-Marc Gagnon, collaborateur invité, examine, dans tous ses aspects, l'iconographie relative aux martyrs jésuites. Un troisième, de presque cent cinquante pages, dresse la bibliographie analytique et critique du sujet. Un dernier, de cent dix pages, décrit la constitution du mythe et le processus de mystification qui en découle. Un appendice de six documents, et 16 planches hors texte complètent l'ensemble.



Ce sec aperçu du contenu ne laisse pas deviner le ton qui traverse et anime le volume. Par exemple, il est sans doute assez rare qu'on trouve dans une bibliographie critique un boulet de ce genre :

Or puisque Lucien Campeau écrit comme s'il vivait au premier jour de la création, avant la création de la lumière en tout cas, et qu'il n'a pas encore fait montre de connaissance particulière en psychologie, cela signifie tout simplement que les Iroquois sont des malades mentaux (p. 149).

Assez rare aussi qu'on dise d'un auteur — même s'il s'agit de Casgrain — qu'il se livre « en introduction, en avant-propos et pour bien dire hors propos » (p. 131) à une caricature. C'est ainsi que Guy Lafèche ne se gêne pas pour expédier un manuel, celui de Laverdière, comme un « délire morbide sadomasochiste », d'autant plus condamnable qu'il est « destiné à des écoliers et à un long avenir » (p. 133), ou pour dire d'un autre, celui de Léon Daigneault, qu'il est « abondamment et bêtement illustré » (p. 147). Ces éreintements donnent une idée du ton de l'auteur. Son style est le même lorsqu'il loue.

Mais dans la « Présentation », Guy Lafèche avait bien prévenu le lecteur. Avec beaucoup de mordant, beaucoup de simplicité et de naturel aussi, et un soupçon de complaisance, Lafèche y présente les objectifs et les ambitions totalitaires de son étude, raconte comment il en est venu à la concevoir, juge les historiens et les raconteurs de tout acabit, provoque et défie les contradicteurs éventuels, et se livre même à une auto-critique (très positive!). Il est également facile d'aimer ou de ne pas aimer le ton employé, de s'en réjouir ou de le déplorer. « Enfin un spécialiste sans raideur, qui sait rendre vivante l'édition savante et qui n'a cure d'une prétendue objectivité! », dira l'un; « non, mais, quelle fatuité, quel goût trouble pour la provocation », dira l'autre. Mais impossible de rester indifférent. Et force est de reconnaître l'efficacité de cette écriture. Elle peut agacer par moments, mais elle anime, elle intéresse, elle donne le goût de lire, et pas seulement en diagonale; elle suscite aussi l'esprit critique, but visé par l'auteur (p. 23), mais surtout elle rend passionnante l'histoire étudiée.

À l'origine, Lafèche ne voulait faire qu'une édition critique des textes; cherchant une étude d'ensemble sur les saints Martyrs canadiens pour sa propre gouverne, il s'est aperçu que jamais ces événements n'avaient été étudiés : ils étaient la chasse gardée des hagiographes. Il a donc décidé d'accumuler et de livrer toutes les informations disponibles sur le

sujet : ses trois éditions critiques seraient « lourdement commentées » (p. 14), alors que ce premier volume livrerait tous les matériaux connus. Son but n'est pas de raconter à son tour ces événements. Au contraire : il refuse l'histoire événementielle, l'histoire narrative traditionnelle, où l'historien raconte et impose un sens. S'inspirant des théories de McLuhan, il propose une narration sur le modèle de la mosaïque : présenter les faits en situation. Foin de l'histoire-récit, place aux faits! Face à la mosaïque, le lecteur devient l'historien : c'est à lui d'organiser cette matière; tout est ouvert, tout est disponible à l'examen critique, tout nouveau fait peut venir bouleverser la mosaïque. Quels faits seront présentés? Absolument tous. Voici, en somme, l'alpha et l'oméga sur la question.

Cette « Présentation » est donc à lire. Les textologues en feront leurs choux gras. L'ensemble des lecteurs, toutefois, se passionneront pour les multiples questions soulevées dans le dernier chapitre : problèmes de théologie, de lexique religieux, de culte populaire; problèmes d'histoire religieuse, littéraire et nationale; problèmes d'identité nationale et de conflits idéologiques. Lafèche excelle à démêler l'écheveau de ces affaires si compliquées et embrouillées qu'on devine qu'elles n'ont pu être inventées que par des esprits jésuites. Sa compétence et sa rigueur étaient éclatantes dans l'établissement de la bibliographie analytique et critique du chapitre III. Mais c'est ici, dans le chapitre IV, qu'il montre à quel point il possède sa matière, tient bien en main les fils innombrables de cet écheveau. Il a beau refuser l'histoire événementielle : cela se lit comme un roman.

Roman qui n'est pas sans failles, cela va de soi. La plus importante est dans l'emprunt du style du pastiche pour décrire, en cinquante pages (p. 253-304), la chronologie du culte et de la cause de canonisation des saints Martyrs canadiens. Ce ton 1949 (d'avant la démystification) n'est pas toujours heureux, en particulier à la toute fin, lorsqu'il devient franchement lourd. On pourrait d'ailleurs poser la question de sa pertinence. Certes, l'auteur a bien le droit de s'amuser (p. 231), d'autant plus que ces histoires de supplices n'ont rien de drôle en elles-mêmes. Mais peut-être vaudrait-il mieux qu'il pratique un sport quelconque, s'il veut se distraire. Car étant donné son point de vue franchement et ouvertement critique et sa décision d'emprunter « une manière abrupte de s'exprimer » (p. 23), cette longue des-

cription ironique a un cachet de facticité : il s'agit d'une décision stylistique qui n'emporte pas l'adhésion, c'est le moins qu'on puisse dire.

N'emporte pas complètement l'adhésion, non plus, la prétention totalitaire de cette étude. La masse d'informations éblouit, c'est vrai; l'étendue des connaissances, la finesse des précisions et la subtilité des analyses est remarquable, sans conteste. Lafèche n'a pas fréquenté les Jésuites impunément, cela se voit : on pourrait difficilement imaginer casuiste plus redoutable. À la fois savant, intelligent, spirituel et passionné. Toutefois, sans doute faudrait-il qu'un érudit de sa taille, mais croyant celui-là, pose la question de ses œillères. Il se présente comme « un chercheur responsable, exempt de tout fanatisme et de tout préjugé » (p. 22); par ailleurs, il semble se réclamer du matérialisme historique (p. 234, 328) — tout en se disant hégélien! (p. 233) — ce qui laisse planer quelques doutes sur sa capacité de simplement comprendre la dimension spirituelle des faits, et cela indépendamment de la manipulation qu'a pu en faire l'institution cléricale. Au-delà de leurs aspects grotesques, répugnants, mystificateurs, ces événements ne renferment-ils pas quelque signification autre, qui est « folie pour le monde, sagesse pour Dieu »? Lafèche semble l'exclure au départ. D'ailleurs sa compréhension du christianisme semble particulièrement limitée (cf. p. 239). Mais sans doute faudra-t-il attendre le chapitre sur la spiritualité des Jésuites dans le cinquième volume pour savoir ce qu'il en est.

D'ici là, qu'on fasse ses délices de ce premier volet. Les quelques réticences formulées ci-dessus ne sont que des brouilleries face à une entreprise magistrale, remarquable par son ampleur et sa rigueur. Voilà un livre fort intéressant, richement documenté, alertement écrit et magnifiquement édité en plus : ce qui en fait aussi un plaisir pour les bibliophiles. □

Robert Major